

AVENUE DE L'AVENIR

Frédéric Jésus

« Pour cette étude du milieu local nous irons puiser dans la vie véritable de l'enfant, à l'origine de ses sensations, de ses expériences et de ses découvertes, les éléments essentiels, les éléments de base – les seuls solides et définitifs – de sa formation, de son instruction, et de son éducation ».

Célestin Freinet

Comme j'étais un peu malade, j'avais dû rester à la maison. Enfin, la maison : notre petit appartement, plutôt. Mais je n'étais pas trop malade, juste une espèce de rhume, et j'étais donc surtout occupé à beaucoup m'ennuyer. Aussi, vu que mes parents me l'interdisent la plupart du temps et que je n'avais plus de fièvre, je suis allé au balcon. C'était bon, bien mieux que le salon, presque mieux que le jeu vidéo que je venais de laisser en pause sur le canapé. Les arbres de l'avenue commençaient à verdier. Certains d'entre eux étaient en fleur et leurs parfums venaient chatouiller mon nez débouché. Entre deux coups de klaxon et un rugissement de moto, on entendait même des oiseaux chanter sur les branches. De là où j'étais, c'était bien le printemps que je voyais et sentais se faufiler entre les immeubles. Ou essayer de le faire. Et oui, tout cela était bon, et bien beau à observer ! De plus, c'était bientôt l'heure de sortie de l'école. Et comme celle-ci est toute proche, j'allais sans doute voir passer un ou deux camarades sur le trottoir et en profiter pour les saluer d'en haut, pour leur demander des nouvelles.

Eh bien, tu parles d'un ou deux camarades ! Des milliers, oui ! Mais attends, il faut que je te raconte, cher ami lecteur, chère amie lectrice...

* * *

J'étais donc installé bien tranquille sur mon balcon. A l'heure dite, les portes des écoles se sont ouvertes, et les enfants sont sortis. Mais voilà : ils n'ont pas voulu rentrer chez eux. Aucun d'entre eux. D'un coup, comme ça, sans avertir personne. Sans même savoir exactement pourquoi. Une envie soudaine de liberté. Une idée pas prévue de ne pas faire comme d'habitude. Certains sont juste restés à discuter devant l'école. D'autres sont allés s'installer sur les pelouses de la placette que forme le carrefour, tout près de chez moi. Je les entends discuter et rigoler. J'imagine que d'autres encore se promènent ici ou là. Comme par exemple mon copain Jojo, que je vois avancer sans se presser, les mains dans les poches.

- « Et ton cartable ? », je lui demande quand il parvient sous mon balcon.

Il lève la tête et hausse les épaules.

- « Qu'est-ce qui se passe ? », je lui demande encore.

Il me crie que c'est comme ça dans tout le quartier. On le dirait joyeux de ça. Mais pas vraiment surpris.

- « Ça devait bien arriver un jour ou l'autre, depuis le temps ! », ajoute-t-il.

Et il me fait signe de le rejoindre. Pourquoi pas ?

Dans l'avenue, il y a de plus en plus d'enfants. On dirait même que les arbres se penchent amicalement sur eux. Que les oiseaux piaillent de joie, c'est leur façon d'approuver. Quelques parents tirent leurs petits par le bras mais, tout petits qu'ils soient, ceux-ci chouinent et résistent. D'autres adultes, qui ont coutume de venir attendre les plus grands à la sortie de l'école, piétinent et tournicotent autour d'eux. Ils tentent de les convaincre de les suivre, de rentrer à la maison. Ils leur tendent des goûters. En vain. Ils les supplient presque, avec des mots au bord des larmes. Certains s'énervent et menacent. Mais la plupart finissent par rester là, les pieds collés au trottoir, la bouche ouverte. Ils regardent leurs enfants rejoindre les autres enfants. Ils ne savent pas comment les empêcher.

Quant à moi, je réfléchis vite. J'appelle mon père, je l'attire vers le balcon et je l'y installe afin qu'il ne rate pas ce spectacle. Quand je le vois bien éberlué, j'en profite pour attraper mon écharpe et mon blouson et pour filer sans bruit. Je sais que ma mère rentre tard, ce soir, et qu'il va donc devoir rester garder mon tout petit frère. Je ne t'avais pas dit que je suis un malin.

* * *

Arrivé sur le trottoir, Jo n'est déjà plus là. Ou bien il s'est noyé dans la petite foule d'enfants qui est en train de gonfler sur l'avenue. Car voici maintenant les collégiens qui sortent, et sans parents ceux-là ! Ils viennent voir ce qui se passe. Ils se frottent les mains. Ça promet !

Ça promet d'autant plus que, avec l'arrivée des grands, c'est toute la chaussée qui est bientôt envahie de gamins et de gamines de tous âges. Ils déambulent joyeusement. Ceux qui ont un peu d'argent de poche s'offrent des glaces au kiosque. J'y retrouve Jo. Mais ses poches sont aussi vides que les miennes. Tant pis. Nous y plongeons les deux mains, à peine dépités mais bravaches, et nous rejoignons tous les autres. La petite foule que nous formons, et qui gonfle à vue d'œil, importe plus qu'une double boule citron-pistache, dit Jo (chocolat-vanille pour moi).

Les adultes se sont maintenant laissé repousser sur le trottoir par le flux des enfants. Ils ne savent que faire pour l'arrêter. De temps en temps un père ou une mère aperçoit son enfant qui passe, l'appelle et tente de l'approcher en lui tendant les bras et un paquet de biscuits. Ou la promesse d'une paire de gifles. Mais, aussitôt, un groupe de grands collégiens vient entourer l'enfant visé. Et celui-ci poursuit son chemin avec eux, lançant un petit geste affectueux à son parent qui, les bras ballants, le regarde s'éloigner.

On entend au loin les premiers klaxons qui protestent. L'avenue est bouchée, des embouteillages se sont sans doute formés, mais qui oserait écraser des enfants ?

Je regarde autour de moi. Tout le monde, petits et grands, a l'air perplexe. Jo a sorti une main de sa poche pour se gratter le crâne. Et, pour de vrai, les enfants sont les premiers à s'étonner de leur audace à se trouver là tous ensemble. Et non pas dans ces endroits où sont d'habitude censés être

les enfants. C'est-à-dire : derrière les murs des écoles (mais ils viennent d'en sortir) ; ou, sinon, bien à l'abri dans leurs familles (mais on dirait qu'ils ne veulent pas s'y rendre). Le fait est qu'ils ont choisi de rester dans la rue : mais que leur restait-il d'autre ?

Bande de chenapans ! Suis-je des leurs ? J'en attrape quelques-uns par la manche. Je leur demande des explications. Il y en a qui se taisent ou qui me font des grimaces rigolotes. Ils ne semblent pas inquiets. Ceux qui me répondent me font remarquer que l'air est doux, que le soleil brille encore, et qu'ils n'ont pas envie, après la classe, d'aller s'enfermer dans leur chambre. C'est bien ce que je pensais. A ma place, tu aurais pensé comme eux !

- « C'est simple », me dit-on. « On n'a rien contre les profs ou les parents. On veut juste se balader, discuter, jouer, ou ne rien faire, avec juste les arbres et le ciel bleu au-dessus de nous ».

Oui, c'est simple. Je comprends ça. Pas toi ?

* * *

Jo me traîne de nouveau vers le marchand de glaces. Le gros homme se voit riche de toutes celles qu'il vient de vendre en moins d'une demi-heure. Il nous regarde du dessus de ses moustaches, et du large sourire qui les soulève en rythme. Il est tellement de bonne humeur qu'il nous offre une boule à chacun (citron pour Jo, chocolat pour moi). La vie est belle.

De petits groupes d'enfants se sont maintenant formés, ici ou là, tout du long de l'avenue. Plusieurs d'entre eux finissent par s'accroupir sur le tapis d'asphalte tiède qui recouvre la chaussée. Les uns continuent leurs discussions – les profs, les parents, ce qu'on va faire maintenant, tout ça. Ou bien ils écoutent des *playlists* de musique autour des portables des grands. D'autres ont sorti des jeux de cartes, ou connecté leurs consoles en ligne pour des chasses au dragon féroces et partagées. Je vois même une petite qui a sorti un sac clandestin de billes et de calots de son cartable. Elle cherche des copains, des copines et un coin de terre pour commencer une partie ; mais, si la ville ne manque pas de copains et de copines, surtout ce soir, elle se montre avare en coins de terre... Allez les amis : cherchez, et vous trouverez ! A nous de jouer, maintenant !

La vie est belle, je le confirme. Je vais d'un groupe à l'autre en piochant un ou deux bonbons dans un sac qui circule de mains en mains. Il y a quelques canettes, aussi, venues de nulle part et de partout, et j'avale au passage une bonne gorgée d'un soda-litchi pas trop frais. Au loin, on entend un peu moins hurler les klaxons. Les automobilistes, résignés, ont dû faire demi-tour, et c'est tant mieux pour eux comme pour nous. La ville se fait étrangement calme. La ville est belle, elle aussi.

C'est à ce moment, pourtant, qu'on voit s'approcher deux patrouilles de police, une par trottoir. Les parents qui sont encore là tirent la manche des uniformes, se lamentent. Les policiers ont dû recevoir l'ordre d'aller voir ce qu'il se passe. Eh bien ils voient, et ils ne savent pas quoi faire ! Nous sommes quelques-uns à venir les observer de plus près. Les plus vieux des policiers sourient sous leurs casques, ils se regardent en hochant la tête. Ils calment les plus jeunes qui tâtent les grenades accrochées à leurs ceintures et qui parlent déjà de nous arroser avec leurs fameux gaz lacrymogènes. J'entends leurs *talkies-walkies* qui grésillent. Des voix d'hommes et de femmes y annoncent, les unes

après les autres, que toutes les rues de la ville sont pareillement couvertes d'enfants. On devine que, comme Jo tout à l'heure, les grands chefs se grattent la tête. Scotchés et rendus impuissants par la situation.

Jusqu'ici, donc, tout va bien. Il fait bon rester dehors. L'après-midi s'est totalement effacée devant la soirée, et celle-ci est douce et savoureuse. Aucune raison de rentrer chez soi ou ailleurs. On est en sécurité, ici. Il y a même la police pour veiller sur nous ! Enfin, pas très longtemps, car les patrouilles repartent maintenant comme elles sont venues. A nous la liberté !

* * *

C'est à ce moment que notre petite foule commence à ressentir la faim et la soif. La faim, surtout. Ça se voit dans les yeux, qui se mettent à chercher tout autour d'eux ce que les bouches pourraient bien grignoter. Les assis se relèvent. Les voici qui tournent en rond. Qui chuchotent, cherchent des idées. Et peu à peu, presque sans y penser, on se lève aussi, on se dirige en petits groupes ici vers une épicerie, là vers une supérette, là encore vers une boulangerie. On y entre, sans trop se bousculer, par dizaines entières. Les commerçants nous regardent avec stupeur et ils sont tout de suite dépassés. Ils ne peuvent même pas fermer leur porte, ou bien ils n'y pensent pas. Nous sommes trop nombreux. Les policiers sont loin. Les autres adultes restent sur le trottoir, ils n'osent pas s'en mêler. Il ne nous reste qu'à dévaliser gentiment les étagères. Sandwiches, fromages, jambon, yaourts, chocolat, biscuits, baguettes de pain, gâteaux, bouteilles de lait et de Coca : tout est saisi, tout s'envole, tout disparaît, tout sort en masse des boutiques. Il paraît qu'en Afrique c'est ce que les nuages de sauterelles font aux champs, sur leur passage.

Et maintenant l'avenue, la placette, les rues tout autour sont devenues un gigantesque pique-nique. Nous avons l'appétit bien ouvert. Les denrées sont assez vite englouties. Du coup, le brouhaha des discussions est un peu retombé. Pas pour longtemps. Parce qu'il est assez vite question des emballages – que du plastique ! –, des bouteilles vides – que du plastique aussi ! Il faut les ramasser, les porter aux poubelles, disent les plus petits aux plus grands. « Pas de souci, vous vous en occupez », disent les plus grands aux plus petits. Et plusieurs petits s'exécutent. Jo, toujours à mes côtés, me tend une banane et commente : « Ambiance ! ».

Une fois résolu le problème des déchets – nous nous sommes vus exemplaires ! –, un ballon apparaît comme par magie, et un match de foot s'engage, avec les réverbères pour indiquer les buts. Démarrant aussi des parties de cache-cache, de colin-maillard – on m'emprunte mon écharpe. Un groupe de filles et de garçons se retrouvent, sans doute de la même école, et ils commencent à chanter en chœur. Sans doute ce qu'ils préparent avec leur professeur de musique pour la fête de fin d'année. Un peu casse-pied. On le leur fait savoir en sifflant dans nos doigts. Alors ils enchainent sur des trucs plus « modernes » qu'on connaît tous. Ce n'est guère mieux, mais plus entraînant. On tape des mains en rythme pour les encourager. « Ambiance ! », marmonne Jo de nouveau.

Mieux encore, des pétards sont lancés. Pas beaucoup, mais assez, bien sûr, pour agacer la plupart des parents qui sont restés sur le trottoir. Assez même pour franchement les énerver. Ou pour les inquiéter, c'est pareil avec les parents. Il y en a, en tout cas, qui ressortent leurs téléphones. Il y en a

quelques-uns, aussi, qui ont sorti des bouteilles d'alcool et qui sont pliés de rire en nous regardant. Ceux-là ont l'air de se dire : « Il se passe enfin quelque chose par ici ! ».

Mais bon, il faut dire que ce sont les enfants les plus âgés – je vois même que poussent sur eux des débuts de moustache, et sur elles de jolis petits seins – qui font le plus de bruit et qui, dirait-on, semblent le faire exprès. Qui s'excitent. Eux n'ont pas besoin d'alcool pour se marrer ou pour se disputer. Car il y a maintenant des disputes, et même un début de bagarre pas loin de moi. Les plus grands des plus grands, des lycéens à coup sûr, viennent essayer de calmer les choses mais parfois ils les font juste rebondir.

Pendant ce temps et malgré le vacarme, ou à cause de lui, les plus petits donnent des signes de fatigue. Ils s'assoient, ils se taisent. Des paupières commencent à flancher. Parmi eux, on se prend à somnoler. Parfois on s'allonge tranquillement : le sol et l'air sont encore tièdes. D'ailleurs la nuit est venue maintenant, et tous les magasins sont fermés. Plus aucun klaxon ne se fait entendre. C'est bientôt l'heure des chats, et même les grands commencent à s'agiter un peu moins.

* * *

Mais avant d'être celle des chats, c'est de nouveau l'heure des policiers. Les voici qui reviennent, en plus grand nombre. En silence, de tous les côtés, en longeant les murs. Et il en arrive d'autres, à moto ceux-là, qui se faufilent entre nous. Les uns, accrochés à leurs guidons, font attention à ne pas nous rouler dessus. Les autres, assis derrière eux, embouchent et font hurler des mégaphones. Ils s'adressent aux parents encore présents comme à ceux qui sont rentrés chez eux. Ou à ceux qui y sont restés, comme mon père sans doute. Ils leurs disent en gros qu'il est temps pour eux de venir récupérer leurs mômes. Ils veulent avoir l'air gentil, mais j'entends bien qu'ils menacent. Ils parlent de « responsabilité parentale », de « Code civil », d'amendes et de convocations chez le juge. Je ne comprends pas tout, mais je comprends que ça chauffe pour nos parents. Pour qu'on en prenne nous aussi de la graine, ils ajoutent que les enfants n'ont pas tous les droits. On les voit venir.

On dirait bien, tu vois, que les grands chefs, tout là-bas, ont repris des forces. Ils savent enfin quoi faire de nous. Enfin, ils croient ça ! Parce qu'une bonne masse de collégiens et de lycéens sont tout d'un coup de mauvaise humeur. Ils rouspètent, ils protestent, ils tapent du pied, même. J'entends une idée qui commence à tourner entre eux : « Plutôt que de nous laisser reprendre et enfermer, choisissons plutôt nos murs ! ».

Je ne comprends pas tout, non plus. Mais voici une vingtaine de garçons et de filles qui partent en bande. Ils disent qu'ils vont forcer la porte du collège et s'y installer. « Que les écoles nous apprennent au moins à nous débrouiller par nous-même ! ». D'autres groupes se dirigent vers le gymnase ou vers le Centre culturel. Ils disent presque pareil. « Qu'on puisse au moins faire du sport quand on veut, jouer de la musique comme on veut ! ». Certains ajoutent : « Maintenant, si des adultes veulent nous aider à nous entraîner, à répéter, ils sont les bienvenus ». Je me dis : « Belle jeunesse, ça, non ? »

Les mégaphones des motards ont réveillé les petits. On entend de minuscules pleurnichements. En vrai, quelques-uns partent déjà à la recherche de leurs parents. Ceux qui finissent par les retrouver

n'ont pas d'autre choix que de se faire tirer par la main des mères ou prendre dans les bras des pères. Retour maison dodo. *Game over.*

Mais pas pour tous, oh que non ! Les plus grands sont bien décidés à faire ce qu'ils ont dit. Ils entreprennent de secouer les portes. Celles du collège, par exemple, de mon futur collège, sous mes yeux. Je me vois même donner un coup de main. Un coup d'épaule, plus tôt. Et, justement, j'entends le bois qui commence à craquer sous la pression de nos épaules.

C'est le moment qu'attendaient les policiers, je crois, pour intervenir et se mêler de nos affaires. Ça les démangeait un peu, depuis qu'ils étaient revenus. Des parents les rejoignent, des pères surtout. J'aperçois d'ailleurs le mien. Pas de petit frère dans les bras, ma mère a dû rentrer. Il est venu pour moi. Je n'ai pas, pas encore, envie de le suivre. Alors je me cache au beau milieu du désordre qui est en train de s'installer, et qui gagne peu à peu toute l'avenue. Mais les adultes et les policiers ont quitté leurs fidèles trottoirs. Ils sont bientôt partout sur la chaussée. Ils nous encerclent. Nous séparent en petits troupeaux, comme des moutons. Ils nous poussent dans le dos. C'est la fin de la fête, de notre fête.

D'ailleurs, plusieurs enfants s'éloignent, la tête basse. On voit bien qu'ils ont finalement décidé de rentrer chez eux, qu'ils connaissent le chemin. Les petits qui restent sont récupérés par leurs parents, parfois par un grand frère ou une grande sœur. Plus personne ne sourit.

J'ai perdu Jo de vue depuis longtemps. Un bras se glisse sous le mien. C'est celui de mon père. Il m'a retrouvé et ne me lâche plus. Il me tire vers chez nous, sans desserrer les dents. Il a l'air à la fois furieux et inquiet. Il ne sait pas quoi me dire. Ou bien – c'est tout lui, ça – il n'a rien à me dire. Et moi non plus. Pas besoin d'ajouter des mots à ce que nous avons fait, tous ensemble. Sans lui. Sans les autres parents. Sans les profs.

* * *

Le moment est venu de te saluer et de te quitter, cher ami lecteur, chère amie lectrice. Je suis rentré chez moi, en famille. On se reverra plus tard. J'ai accroché mon écharpe et mon blouson au portemanteau. Je suis allé à la fenêtre qui donne sur le balcon. Elle était fermée, verrouillée même. A travers les carreaux, je voyais l'avenue qui continuait de se vider. Des voitures recommençaient à passer.

J'ai récupéré ma console de jeux. On m'a envoyé me coucher avec un verre de lait. Je devais me préparer à retourner en classe puisque, comme le remarqua ma mère avec un petit sourire pincé, on aurait dit que je n'étais plus du tout malade. Ils avaient tous raison, même mon petit frère qui comprendra plus tard.

Je devais en effet reprendre des forces et être en pleine forme, le lendemain, pour retourner à l'école et, surtout, pour être là – et bien là – au moment de la sortie de l'école.

FRÉDÉRIC JÉSU

CONTES POUR LES ENFANTS

Avenue de l'avenir - 2021

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : frederic-jesu.net

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2021

ISBN 979-10-394-0592-8